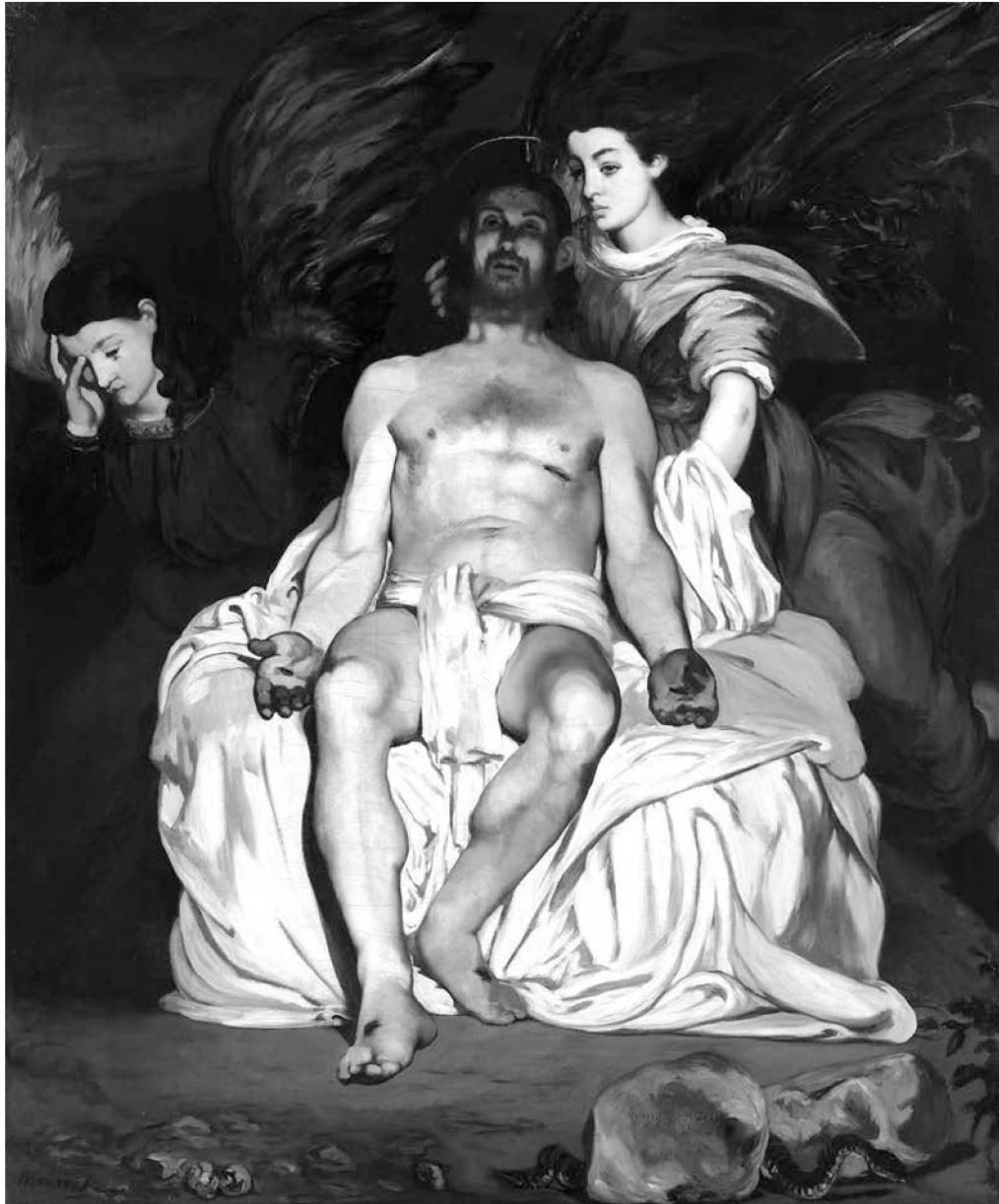




Manet, *Le Christ mort et les anges* (1864)

## LÉGENDE

*« Heureux celui dont la façon de procéder rencontre  
la qualité des temps. »*

MACHIAVEL

### APPEL

Cette fois, l'appel a été très net. Plus profond, d'accord, mais très net. C'était d'autant plus étonnant que je marchais dehors en plein bruit de la circulation. Comme je l'ai déjà dit, j'habite près d'un hôpital, et les sirènes n'arrêtent pas d'envahir l'espace. Les pompiers et les ambulances se précipitent sous mes yeux aux urgences. Je les vois s'engouffrer sur une rampe, s'arrêter, repartir. Les urgentistes sont constamment débordés, surtout, comme ces jours-ci, quand il y a des manifestations à risques. Les casseurs cassent, la police réplique, c'est un programme codé. De mon côté, je me tiens à l'écart le plus possible, je suis, moi aussi, *urgentiste*, mais dans une autre dimension.

J'emploie le mot « appel » pour dire un choc, non enregistrable, de silence fort. Il s'agit d'une demande d'attention. À quoi ? Pourquoi ? Aucune réponse. « Sois attentif. » Heureusement, ce genre d'injonction est rare, et je n'ai rien à redouter de ma santé physique ou mentale. Je dois seulement m'habituer à être un passager de l'espace-temps, c'est-à-dire d'un espace à quatre dimensions dont les points sont des événements. Voilà ma *singularité* : être un point où la courbure de l'espace-temps devient infinie. J'ai dit « appel », je devrais plutôt dire, scientifiquement, *courbure*.

Une réplique inattendue, l'après-midi même, au bord du sommeil. Pour une fois, j'ai à la fois le son et l'image. Le son, d'abord, avec deux « hello ! » jetés par une voix jeune et joyeuse, avec, ensuite, le mot « laurier » prononcé de façon

anormalement distincte. Le plus curieux est que je vois ce mot, devenu une inscription jaune sur fond blanc, disant :

LAURIER !  
L'OR Y EST !

L'espace-temps est donc surréaliste, mais l'essentiel n'est pas là : *laurier* déclenche immédiatement le nom de Daphné, mon grand amour de jeunesse. Daphné ! Daphné ! Daf ! Ma nymphe ! Ma lycéenne chérie ! Ma petite brune aux yeux verts ! Ma tendresse ! Ma vicieuse gaieté ! Comment ai-je pu l'oublier si longtemps ?

Le nombre de fois où j'ai froissé des feuilles de laurier pour sentir au plus près la présence d'Apollon, le dieu éperdu qui a métamorphosé ma nymphe en arbre ! Ces histoires divines m'ont toujours fait rire. Bien sûr qu'il l'a *connue* ! C'est moi qui ai renoncé à penser à elle, sous l'influence de femmes hostiles à l'éblouissante jeune fille de mon cœur !

Je la revois en classe, assise au premier rang. Elle a 13 ans, moi 15. Elle est de loin la meilleure en latin et en grec. Comme je ne fous rien, elle me refille en douce ses copies à la belle écriture. Elle m'a *choisi*. C'est juré, elle n'embrassera et ne caressera personne d'autre. Elle est beaucoup plus intelligente que moi, mais je dois avoir mon charme. L'annexe du lycée Montesquieu, à Bordeaux, est proche d'un grand parc, où un certain banc caché, à l'écart, pourrait raconter notre histoire.

Nous voilà sur nos vélos, sur les petites routes secrètes. Daphné les connaît toutes, c'est une spécialiste des sous-bois. On est vite à l'endroit qu'il faut, loin de tout, et elle a prévu les grandes serviettes, une bleue pour elle, une rouge pour moi. On s'embrasse comme des fous, on se fait jouir, on s'endort, et retour vers la ville, à la tombée du soleil.

Daphné est une bourgeoise, fille unique d'un couple de médecins réputés, donc solidarité de classe sociale entre nous contre les petits-bourgeois du lycée, professeurs et élèves. Ses parents habitent une grande maison confortable, et sont souvent absents puisqu'ils travaillent dans le centre-ville. On peut donc souvent se cacher chez elle, ce qui donne, sur les lits, des après-midi de cinglés.

## CLÉS

Je ne cherche pas l'espace-temps, c'est lui qui me trouve. Il me fait voir, pour la première fois, un objet que j'ai habituellement sous les yeux, ce stylo par exemple.

J'ai entendu mille fois cet air, mais c'est maintenant qu'il me parle. Ce loquet de porte, que je touche dix fois par jour, se met à vibrer dans sa faïence. Les habitants de l'ancien espace et de l'ancien temps m'apparaissent soudain *parqués*, comme des somnambules. Ils manifestent, ils se croient libres, et ne font que confirmer leur servitude volontaire. Regardez bien le nouveau directeur du Spectacle : il prend un bain de foule avec ses employés, serre des mains, embrasse des enfants, s'attarde pour des selfies radieux, prend la parole, anime un faux débat interminable, et, surtout, est sans arrêt là, à l'image et au son, propriétaire élu d'une démocratie plate.

Les séances de commémorations sont les plus belles. Armée, drapeaux, décorations, casquettes, képis, fanfares, discours. Nous voici retournés en province, dans les *préfectures* au langage fleuri. Les représentants des religions côtoient des enfants des écoles et des enseignants méritants incarnant le futur. Le Président a trois quarts d'heure de retard, c'est dans l'ordre. Le voici, jeune, beau, grave, pénétré, ou, au contraire, détendu, ravi d'être là, enfantin, malin. Les manifestants sont calés au loin, derrière des barrières, mais ils pourront ensuite, après le départ de la gendarmerie, se défouler, casser quelques dizaines de vitrines, et brûler des banques. Si vous n'adhérez pas à cette routine, sachez que ce pourrait être pire, puisque le fascisme est à vos portes.

Le Président aime beaucoup *toucher* ses invités, il leur met la main sur l'épaule, les palpe sur les côtés et dans le dos, se montre paternel avec eux, en leur faisant visiter sa boutique. Le résultat est parfois cocasse, par exemple avec le géant chinois, représentant un milliard quatre cents millions de sujets étroitement surveillés. Sa femme n'est pas mal, digne, fière, toute en noir, tandis que la femme du Président français semble avoir une énorme perruque blonde sur la tête, et a cru bon de s'habiller en rouge tout en souriant constamment. Le dîner de gala était désordonné mais cordial. Le matin même, les journalistes français n'en finissaient pas de parler de « l'ogre chinois », et feignaient de se poser la question : « Faut-il avoir peur du géant chinois ? » Sous-entendu : un ogre ou un géant ne pense pas.

Un coup d'espace-temps, et voici Daphné surgissant du passé, qui n'est jamais passé qu'en apparence. Elle respire contre moi. Splendeur et délicatesse du corps humain ! Les yeux verts qui ont joui deviennent plus clairs, comme s'ils étaient *lavés* de la culpabilité d'exister. Ils deviennent noirs dans l'ennui. Après la pluie, le laurier est plus puissant et plus sombre.

Dans un coin du grand jardin de chez moi, à Bordeaux, j'avais aménagé une cabane, avec table pour écrire, chaise, fauteuil, lit. C'est devenu plus tard un petit studio, avec deux pièces et des toilettes. Le chauffage fonctionnait bien en hiver, et c'est là que j'entraînais Daphné, en fin d'après-midi, en passant par la porte du fond,

juste après les lauriers, porte bleue dont j'avais toujours la clé dans ma poche. Je l'ai probablement perdue, cette clé. Mais non, la voici, petite et cuivrée, à Paris, au fond d'un tiroir.

Je la garde sur moi, maintenant, comme si elle devait me sauver de l'absurdité de l'époque. Grâce à elle, je peux dormir, en rêvant que je suis un Immortel chinois, planant, avec vingt mille années-lumière, sous les siècles.

### PHOTOS

Je ne revois Daphné que vingt ans plus tard, à Paris, où elle est devenue une excellente avocate. Je ne suis pas surpris de la retrouver en couple avec une autre avocate plus âgée qu'elle. Elles m'apprennent beaucoup de choses sur les réseaux gays féminins, leurs lieux de rendez-vous et de drague, leurs dissimulations multiples, leur étrange somnambulisme sentimental, leur vision décapante des hétéro-ploucs. Ah, si Proust avait eu une Daphné dans ses aventures, il aurait gagné un temps fou ! Le plus bizarre, dans cette communauté de plus en plus affirmée, est la façon dont mes amies parlent souvent de leurs « ex ». Daphné a déjà deux « ex » très sympathiques, et son mari-femme en a trois, des féministes radicales, et non sans humour.

Je n'imagine pas un homme présentant ses femmes « ex » à d'autres femmes. Les gays masculins sont d'ailleurs plus réservés, avec un fonctionnement frénétique d'oubli. Mon Albertine à moi a quand même une manie, comme la plupart de ses copines, c'est une marieuse. Il faut qu'une homosexuelle soit *fixée*, avant de passer à une autre histoire. Ce sont des professionnelles du renseignement, et elles se surveillent sans cesse. Le mâle gay est fixé à l'organe, avec débordement sentimental latéral, les gays féminines s'attachent à la personne tout entière, avant de tourner la page. Elles font des enfants avec le sperme de leurs copains gays, des filles si possible, comme cette grand-mère du Nebraska, 61 ans, qui vient d'engendrer une fille avec du sperme de son fils. Elle est donc, pour 40 000 dollars, la mère de sa petite-fille. Alléluia !

Remarquable économie : les ovocytes ont été fournis par la sœur du mari gay, tout se passe en famille. Payer une mère porteuse aurait sensiblement gonflé l'addition. Voici une photo de la grand-mère, mère de sa petite-fille, et des deux gays mâles mari et femme, transis de bonheur devant cette minuscule miraculée de nos jours. « J'ai toujours rêvé d'avoir une fille », s'exclame le plus féminin des deux gays. Voilà un sommet, mais le Nebraska est partout.

Il y a eu l'Empire, il y a maintenant le Post-Empire numérique, avec le fourmillement des réseaux sociaux, les fake news, les bombardements continus de tweets, et, comme le dit l'excellent auteur américain Bret Easton Ellis, un fond de « ton moral supérieur ». Comme il le dit aussi : « Les médias sont de plus en plus impatients de se passer de tout contexte. » L'émotion est très contagieuse, et la *victimisation* permanente. L'infantilisation progresse donc vers un langage de plus en plus punitif, où les élites sont toujours coupables. Enfin, lisez *White*, premier livre américain sur la décomposition de l'Amérique, le plus intéressant étant que ce gay blanc, alcoolique et cocaïnomane (très renseigné), stigmatise un nouveau fascisme comme venant plutôt de son ancienne famille démocrate, qu'il appelle « la gauche détraquée ».

Pour échapper au détraquage humain, trop humain, je regarde l'invisible enfin devenu visible, dans cette première photo sensationnelle de trou noir, situé à 53 millions d'années-lumière de la Terre. C'est la bonne distance pour un anneau orange en train d'être avalé par un piège d'un noir absolu. Il s'agit d'une tête d'épingle sombre perdue dans l'immensité du centre galactique. Ce roman fantastique, déchirure dans l'espace-temps, devrait s'appeler *Hyperblack*, et disparaître instantanément sous vos yeux aveugles.

Vous revenez sur terre pour apprendre que la biodiversité est gravement menacée. Vous avez à peine le temps de vous identifier aux espèces visibles et invisibles qui, comme vous, vont disparaître ; abeilles, papillons, éléphants, rhinocéros blancs, flamants roses, poissons et plancton. Vous sortez, vous levez les yeux vers le ciel et sa merveilleuse indifférence, et vous vous sentez brusquement, comme lui, *tout bleu*.

## MUTATIONS

Je me faufile dans le bleu, comme si je nageais dans ma pensée. Aucun effort, l'eau va régulièrement de gauche à droite, poussée par la brise nord-ouest dont je connais tous les mots. Elle guide ma main, elle m'écoute :

« Dès que nous sommes entrés dans l'éveil, chaque signe et chaque phénomène se découvre comme unique. Je fonde le temps d'une présence, puisque je suis un ici et maintenant. La formule qui consiste à dire "entendre ce que personne n'a jamais entendu" veut dire : entendre ce que je vous dis en ce moment même. »

Le type qui a écrit ça est japonais, il a vécu de 1200 à 1253, et a beaucoup voyagé en Chine. Son livre s'appelle *Trésor de l'œil de la vraie loi*. Il neige beaucoup là où il se trouve, c'est-à-dire hier matin, et il s'attarde sur une branche de mûrier enfouie sous la neige. Je n'ai qu'à tendre la main : elle est là. Une dose de plus, et c'est une

rose, surgie d'Afghanistan ou d'Iran. La géographie mentale est sans limites, elle fleurit sans cesse au présent.

Je noue, je dénoue, je renoue, je re-dénoue, je supprime autant que possible le mensonge du « nous ». Je rejoins un de mes penseurs préférés, un Chinois qui semble avoir vécu entre 390 et 320 avant notre ère, dans le Sud, au royaume de Chu. Son surnom, « Le Maître de la Vallée du Diable », inspire confiance. Il dit des trucs comme ça :

« Le yang agit et se meut. Le yin s'immobilise et se met en retrait. Le yang revient et s'arrête au yin. À son extrémité, le yin retourne au yang. »

Ce Guiguzi est très fort. C'est un professionnel de la persuasion et de la manipulation, qui écoute, dissimule, fait parler, sait sonder, effleurer, peser, décider, planifier. Son art est musical : « En entendant le son, on connaît le ton. » Personne ne peut rien lui cacher, et pour cause : « Il faut comprendre la voie secrète du yin pour saisir le yang en plein jour. » Il *trouve* à tous les coups, en pleine Vallée du Diable.

Ce sacré Chinois vous apprend à « tourner autour du cercle pour se conformer au carré ». Rien de plus simple si vous tenez le *pivot* :

« Tenir le pivot signifie naître au printemps, grandir en été, récolter en automne et conserver en hiver. Telle est la règle du Ciel. »

Vous criez à la banalité, et vous avez tort. Le Diable vous a fait oublier l'essentiel, vous vivez mécaniquement dans votre colonie américaine. Vous pouvez quand même retrouver la Chine dans la Grande Ourse, hôtel sept étoiles, dont la règle est la suivante : « Naître, nourrir, réunir, conserver. » Si la guerre commerciale, à couteaux tirés, entre les États-Unis et la Chine devient une guerre totale, n'oubliez pas ce conseil.

Votre boussole est la gamme pentatonique, cinq notes, qui correspond aux cinq éléments fondamentaux chinois : la Terre, le Métal, le Bois, le Feu, l'Eau. Avouez que vous n'attendiez pas le *Bois* à la place de l'Air. Touchez mieux votre table, vous comprendrez un geste de superstition millénaire. Le Diable est chassé du bois. Maintenant, les directions :

La Terre au centre  
Le Métal à l'ouest  
Le Bois à l'est  
Le Feu au sud  
L'Eau au nord.

Débrouillez-vous avec ces indications précieuses. Là où je suis, en effet, la grande forêt est à l'est, et l'or invisible au sud-ouest.

Vous voilà en possession de votre tablette magique, qui, mille fois mieux qu'un ordinateur, vous fera passer à travers tous les phénomènes. Vous avez un trait simple (yang) et un trait brisé (yin). Vous les superposez, et vous obtenez vite des trigrammes, qui n'attendent, pour être complets, qu'à se transformer en hexagrammes. Avec 64 hexagrammes (le Yijing), le vrai réel, en cours de mutation, est à vous.

## RENCONTRES

Le mot *laurier* me poursuit, et me dit qu'il cache encore autre chose que la métamorphose divine de Daphné. Comme souvent, un rêve déchiffre l'énigme à ma place. Je vois un laurier d'autrefois, dans un jardin de Bordeaux, mais, cette fois, l'inscription n'est plus L'OR Y EST, mais :

LAURIER !

LAURE Y EST !

Laure ! Le prénom de la plus spéciale de mes tantes ! Celle que j'appelle Edith dans mon roman *Femmes*, pour une description détaillée de voyeurisme érotique réciproque ! Je lui rends ici son prénom, non révélabile à l'époque. Un esprit curieux se reportera aux pages 38 et 39 de l'édition « Folio », n° 1620. Le rêve sait lire, il m'a trouvé.

Daphné, Laure, voilà des rencontres. Elles ne doivent rien au hasard, et donnent l'impression d'avoir été secrètement *voulues*. Vous vous souvenez de la devise qu'André Breton a fait inscrire sur sa tombe : « Je cherche l'or du temps. » Pas de hasard dans ces rapprochements apparemment fortuits. Certes, vous n'avez pas eu la chance, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, d'assister à la rencontre d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table de dissection, mais n'importe qui peut, sans s'étonner, constater une giclure de sperme et une seringue à injection in vitro, sur une table de laboratoire. Des objets très différents s'interpellent, des personnes que rien ne rapproche se reconnaissent immédiatement. La vie est une sélection d'élections. Les élus n'y sont pour rien, ils étaient là, ça leur est tombé dessus en silence.

Un écrivain du futur rapprochera peut-être le réchauffement brûlant climatique et la pénurie de gamètes, la sécheresse désertique et la médiocrité littéraire, en soulignant la destruction de stocks d'embryons périmés et d'ovocytes hors d'usage. Il notera le balancement des informations au sujet des grandes canicules répétitives d'un côté, et des problèmes de filiation entraînés par la PMAGPA de l'autre. Il se demandera ce qui a pu faire durer la notion de « père », devenue désormais incompréhensible et même obscène. Il sera stupéfait d'apprendre que des masses humaines

ont récité, pendant des siècles, « Notre Père qui es aux Cieux, que ton Nom soit sanctifié », prière insensée, encore prononcée par une vaste minorité d'arriérés.

Allons plus loin dans l'arriération, avec le « Je vous salue Marie, pleine de grâce », que vous pouvez encore entendre, en tendant l'oreille, d'un bout à l'autre de la planète. Comment a-t-on pu imaginer que Dieu, via une PMAGPA extravagante, a fécondé angéliquement une jeune femme pour s'incarner ? Voyez pourtant cette Mère de Dieu adorée un peu partout, de Lourdes à Fatima, y compris à Paris, en pleine rue du Bac. C'est entendu, elle produit des miracles, les paralytiques marchent, les cancers s'évaporent, les sourds entendent, les aveugles voient. Tout cela rapporte beaucoup d'argent mais il a fallu des apparitions, le plus souvent réservées à de très jeunes filles. À Fatima, la foule a vu le soleil déraper et tourner sur lui-même. À Lourdes, l'inexplicable progresse. L'offensive PMAGPA devrait liquider tout ça.

Voici la nouvelle prière des filles conçues artificiellement par amour :

« Je te salue, mère n° 1, et toi aussi, mère n° 2 ! Vous êtes restées pures de tout contact physique avec le violeur millénaire ! Que vos ovocytes soient sanctifiés ! Que le temps des Mères sans Nom s'accomplisse ! Au nom des Mères, des Filles et du Corps Médical, Amen ! »

## PROCRÉATIONS

Un monde sans père serait peut-être pacifié et anesthésié, mais pourrait aussi devenir d'un ennui mortel. Où est passé le Méchant, le Prédateur, l'Agresseur, le Violeur, le Tueur, l'Emmerdeur, l'*Inapproprié* par excellence ? Que faire sans l'animateur d'une détestation *cadrée* ? Les garçons sont ralentis, les filles, malgré les avantages de cette situation, pourraient se mettre à douter, et à en avoir marre d'être déjà mères avant d'avoir procréé. Qui sait si une expérience plus vive que l'amour sirupeux de leurs mères ne les révélerait pas à elles-mêmes ? Elles trahissent déjà en pensée.

Sodome s'inquiète : le désir d'enfant ronge les gays. Le mariage homosexuel, c'était bien, mais un ou deux enfants ce serait mieux, plus équilibrant, plus *normal*. Le désir d'enfant est un désir de domination et de réparation narcissique. L'adoption ne suffit pas, il faut de la gestation, du vécu interne, même par procuration. Les mères porteuses sont trouvables, pour pas cher, dans les continents surpeuplés.

Quoi de plus *mignon*, comme dit la publicité, qu'un bébé ou une bébé en train de ramper dans un appartement bien propre ? Que le même, ou la même, commençant à prononcer ses premiers mots dans la langue locale ? Même le gay le plus

débauché n'y tient plus, il veut être père en se retrouvant bébé. Les copines gays à qui il a donné son sperme veulent garder l'enfant et que le donneur disparaisse. Cette injustice criante doit cesser, sinon les mâles gays vieillissent et s'aigrissent.

Comme les adultes sont, en général, des enfants ratés (d'où une pédophilie endémique, surtout chez les employés religieux), on voit que l'ouverture du « droit à l'enfant » n'est pas près de s'éteindre. Le marché l'a compris, et la propagande infantilissante bat son plein. Des femmes aux longs cheveux, pendant à droite ou à gauche, vous parlent de vos devoirs sur un ton appliqué. Elles sont enseignantes, journalistes, femmes politiques, ministres. Le mot « égalité » revient sans cesse, et il est évident qu'il y a trop d'inégalités. Le « désir d'enfant » est considéré comme sacré et irréprensible, ce qu'il a été de tout temps, en fonction du pouvoir en place. Il suffit de contrôler la technique qui, d'ailleurs, se contrôle elle-même. On ne peut qu'admirer ce progrès.

Les candidates à la Procréation Médicalement Assistée s'engagent dans un long parcours pénible pour répondre à ce devoir de désir d'enfant, tout en étant incapables de dire pourquoi. *Il le faut, c'est comme ça*. Les adversaires de la PMAGPA commencent tous et toutes par saluer le désir d'enfant, pour en critiquer ensuite les conséquences. En somme, l'accord est général, et on reste dans le mystère. Même si un corps féminin a eu recours, et c'est son droit, à plusieurs interruptions volontaires de grossesse, rien de plus démocratique qu'il enfante s'il veut quand il veut.

Comment raconter cet énorme roman ? Et quel serait son titre ? J'en trouve un, aussitôt, inhumain, impossible à faire imprimer, en hommage à Victor Hugo :

*Les Travailleuses de la mort.*

Les plus militantes sont désormais conçues à l'hôpital, travaillent à l'hôpital, meurent à l'hôpital, sont incinérées à l'hôpital. Les autres, du moins les plus aisées, s'occupent à plein temps de la publicité heureuse de la reproduction de la vie. Ces nouvelles Sirènes sont souriantes et irrésistibles.

Philippe Sollers